

Les Trois Glorieuses  
TOILES DE SOIE  
Parfaite  
Cuis Cuis  
Royal Cuis  
ne sont vendues que par  
**LES TISSERANDIERS**  
5, Rue Royale LYON  
(ou dans leur dépôt: 9 rue St-Roch)  
angle rue St-Honoré PARIS  
Documentation gratuite sur demande précise

# GRINGOIRE

LE GRAND HEBDOMADAIRE PARISIEN, POLITIQUE, LITTÉRAIRE

Directeur: H. de CARBUCCIA

Et de fil en aiguille  
Leur femme prudente  
ne jette pas son dévolu  
sur la tricoterie  
Laines à tricoter, Jolies  
Lainages Blancs Capis  
Coutures... que chez  
**LES TISSERANDIERS**  
5, Rue Royale LYON  
sécurité de fabrication  
de réassortiment et de prix

## LE VOYAGE DE M. LAVAL

En réponse à l'invitation du Président Hoover, M. Laval s'embarque aujourd'hui pour les Etats-Unis, et son voyage constitue, dans les circonstances présentes, un événement d'une très grande importance sur lequel le monde entier a les yeux tournés.

Au plus fort de la crise économique et financière, à l'entrée d'un hiver qui s'annonce particulièrement sombre, les chefs des deux seuls grands pays qui tiennent encore, à peu près, dans un univers ébranlé, vont discuter ensemble des mesures, s'il y en a, qui pourraient et devraient être appliquées sans retard afin de prévenir la catastrophe.

M. Laval, qui, depuis des mois, porte, dans sa tâche infiniment lourde, par la solidité de son caractère, ses qualités de pondération, de mesure et de bon sens à tout ce qu'il faut pour être, dans ces conversations délicates, dans ces négociations semées d'écueils, le porte-parole de notre pays.

Il s'est fait lui-même, chose que les Américains ne peuvent pas lui reprocher, un tableau par-dessus tout. Il a tout dit, son intelligence, son énergie, son esprit réalisateur qui le pousse, quand il s'occupe de quelque chose, à s'en occuper à fond, sans souci des attitudes à prendre ou des discours à prononcer.

Simplement, simplement, il expliquera au Président Hoover l'état de notre pays, ses ressources précieuses sur lesquelles beaucoup d'étrangers, à commencer par les Américains eux-mêmes, se font trop d'illusions, ce que nous avons la volonté et les moyens d'accomplir pour remédier à la crise présente. Si nous sommes un peu moins ruinés que nos voisins, s'il nous reste encore un peu d'argent, la raison principale, on peut même dire la raison unique, de cette prospérité relative est que nous avons su économiser et nous restreindre, que nous nous sommes abstenus de dépenser ce que les autres gaspillaient. Cette fortune, fruit de notre épargne, vers laquelle se tournent en ce moment tant de regards chargés de jalousie ou de convoitise, nos dirigeants ont pour devoir sacré de la ménager soigneusement, de ne pas l'aventurer dans des entreprises de redressement et de restauration plus ou moins chimériques.

M. Laval — il l'a prouvé à Londres — sait au besoin, d'une façon courtoise, mais ferme, dire: non. Souhaitons qu'il n'ait pas trop à se servir, ces jours-ci, de cette qualité très précieuse, encore que toute négative.

Il ne faut pas oublier, au demeurant — et M. Laval est moins porté que personne à commettre un tel oubli — que les prérogatives constitutionnelles d'un chef de gouvernement en France ne sont nullement comparables à celles du chef d'Etat américain. Il lui serait impossible, même s'il le voulait, de faire aucune promesse, de prendre aucun engagement que le Conseil des ministres d'abord, le Parlement ensuite, sans parler de l'opinion publique, seraient impuissants à ratifier. Le Président des Etats-Unis, par ailleurs, est lié, lui aussi, par les règles très sévères et très strictes de la Constitution américaine. Tout arrangement extérieur doit être ratifié par les deux tiers du Sénat, et nous savons, après une expérience assez récente et très cuisante, que les chèques signés par le Président ne sont pas toujours « honorés » lorsqu'ils sont présentés à l'échéance.

Il importe de garder présentes à l'esprit ces quelques considérations pour attribuer à la prochaine entrevue son exacte portée, pour ne pas en attendre ce que, de toute évidence, elle ne saurait donner. Sans espérer des miracles, ce qui serait absurde, la bonne volonté, le bon accord des deux gouvernements sont capables de produire, dans le domaine politique, économique, financier, de très heureux résultats.

Quelques mois seulement avant la Conférence du désarmement, dont beaucoup de bien, mais aussi beaucoup de mal pourrait sortir, il est essentiel qu'il s'établisse une certaine concordance entre les désirs, les aspirations de l'Amérique, et les nécessités vitales qui commandent à cet égard l'attitude de nos dirigeants. M. Laval aura une précieuse occasion d'exposer à M. Hoover quelques-unes de ces nécessités.

Nous consentirions à toutes les réductions compatibles avec notre sécurité. Mais nous n'irons certainement pas au delà. En ce qui concerne l'armée de terre, la marge des compressions n'est malheureusement pas très grande. Pour la marine, des économies importantes pourraient être réalisées, à condition toutefois que tout le monde, d'une façon égale et sincère, y participât. Les Américains, qui possèdent la plus puissante marine, n'ont qu'à indiquer le chemin.

Ils recommencent à s'intéresser aux affaires d'Europe, ce qui est, de toute évidence, excellent. Encore faut-il que cet intérêt soit durable et non pas intermittent, se manifestant par des succades et des à-coups, ainsi qu'il l'a un peu trop été jusqu'ici.

**GRINGOIRE.**

## Ne le répétez pas...

**Bilan.**  
L'intervention personnelle d'Hindenburg et de son entourage direct dans les affaires d'Allemagne, réduit désormais M. Brüning au rôle de comparse.

Il apparaît clairement que l'Allemagne est à la veille de confier ses destinées à une poignée d'agitateurs nationalistes qui ont toujours déclaré — ils ont au moins le mérite de la franchise, et ne nous prennent pas en traîtres — que leur premier geste, en arrivant au pouvoir, serait de répudier tous les engagements, politiques ou financiers, qu'aurait pris le gouvernement de M. Brüning.

Dans quelle situation la France se trouverait-elle aujourd'hui si elle avait suivi les conseils de M. Léon Blum?

Chaque jour, en effet, le leader socialiste insistait pour qu'on « accordât à l'Allemagne tout ce qu'elle nous demandait et qu'on l'accablât du poids de notre générosité ».

Ces folles suggestions n'ont, par bonheur, trouvé d'écho ni au gouvernement, ni à la Chambre, qui a été élue sous l'influence de l'œuvre admirable de Raymond Poincaré.

La pensée de tous les Français doit se tourner avec reconnaissance vers le grand homme d'Etat qui a sauvé le franc en 1926, ce qui permet aujourd'hui à la France d'offrir au monde en désarroi le refuge d'une monnaie saine.

Cependant que les socialistes anglais, appliquant les théories de M. Léon Blum, menaient leur pays à la ruine.

**Revirement.**  
La sagesse et la loyauté qui caractérisent la gestion des finances de la France, à complètement transformé les sentiments de l'Amérique à notre égard. Comme on demandait à M. Burgess comment les businessmen américains auraient considéré l'échec d'un redressement français en 1926, il répondit:

— Nous aurions eu la même attitude qu'à l'égard d'une banque américaine de second ordre dont la défaillance n'entache pas l'honneur de la corporation!

**Le mirage de Washington.**  
Quand les Etats-Unis répudièrent le traité de Versailles et le pacte de Sécurité, qui portaient cependant la signature du président Wilson, M. Clemenceau s'écria, en plein conseil des Ministres:

— Il faut désormais s'attendre à tout d'une nation pareille!

Nous ne savons pas encore ce qui sortira des entrevues que vont avoir à Washington M. Pierre Laval et le Président de la République des Etats-Unis. Nous ne serions cependant pas surpris que M. Hoover proposât un nouveau plan, dont le sort ne serait certainement pas plus heureux que celui des autres. Ce sentiment est d'autant plus fondé que M. Hoover a rappelé après de lui, pour ses négociations avec M. Laval, M. Mac Garrah, dont la politique imprudente de distribution des crédits à la manière américaine, a conduit la Banque des Règlements internationaux, qu'il préside, à une quasi-faillite.

**L'équipe des sourciers.**  
L'Amérique a dépêché à Bâle un nouveau magicien: M. Randolph Burgess, de la Federal Reserve Bank.

M. Randolph Burgess a présenté un plan de sa façon. Il consiste à créer une nouvelle Banque internationale, chargée de décongeler les fonds si légèrement aventurés par la Banque des Règlements internationaux.

M. Burgess a recommandé à ses auditeurs le plus grand secret sur ce plan, dont M. Hoover réserve la primeur à M. Laval.

Les représentants de l'Allemagne, de l'Angleterre, et de l'Italie, ont vivement félicité M. Burgess de la fertilité de son esprit.

Les représentants de la France ont été, on le conçoit, plus réservés. L'un d'eux a déclaré:

— Croyez-vous qu'en allongeant une personne saine auprès d'un contagieux, celui-ci guérira?

A Bâle, chaque fois qu'on annonce une arrivée d'Américains, on dit:

— Voilà l'équipe des sourciers!

**Faillite des plans.**  
Wilson apporta le premier plan. Il tenait en quatorze points. Selon l'un de ces points, l'Allemagne devait payer jusqu'au dernier centime les dégâts qu'elle avait causés. L'Amérique devait en assurer l'exécution, dût-elle verser jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Vint ensuite le plan Dawes.

Le plan Young, qui a remplacé le plan Dawes, fait faillite à son tour. Et cependant,

jamais tant de fées favorables se penchent sur son berceau. M. Moreau, à ce moment-là, gouverneur de la Banque de France, et le D<sup>r</sup> Schacht qui dirigeait la Reichsbank, se firent photographier, la main dans la main, devant l'hôtel George V où avaient eu lieu les séances, pour porter témoignage devant l'univers qu'il venait d'être fait œuvre durable. De plus, après les négociations de la Haye, le plan reçut le titre pompeux de « règlement définitif ».

Enfin, M. Stresemann déclara au Reichstag:

— C'est une ère de tranquillité d'au moins dix ans qui commence!

**Pas de zèle!**  
L'empressement de l'Allemagne et de la Grande-Bretagne à adopter les vues américaines se conçoit, mais plus encore celui de l'Italie.

En cinq ans, les dépenses de l'Etat, des provinces, des communes ont doublé. La nécessité, pour le gouvernement, de maintenir ses partisans dans des emplois honorifiques et grassement rétribués, lui interdit toute politique d'économie. La situation de l'industrie est lamentable. La statistique des faillites mensuelles publiée au Bulletin de la Société des Nations, donne les chiffres suivants: Grande-Bretagne 750, France 847, Allemagne 1.013, Italie 16.710. La seule ville de Milan a plus de billets protestés que la France tout entière.

**Scènes de la vie difficile.**  
La pratique des gros traitements à fini par mettre la Société des Nations dans la gêne. C'est au point que lors de la dernière session, sir Eric Drummond, secrétaire général permanent, provoqua une réunion extraordinaire du Conseil. Mais tous les délégués refusèrent, après avoir pris l'avis des gouvernements, d'augmenter, de si peu que ce soit, le chiffre de la cotisation, qui est très élevé. Certains Etats, dont la situation financière est critique, ne se sont pas acquittés depuis plusieurs années.

Le secrétariat général a pris alors une décision héroïque. Il a porté à la connaissance des secrétaires, dactylographes, employés et commis, qu'il serait pratiqué un

abattement de 7 % sur leurs traitements.

Le personnel tint une réunion, et se déclara prêt au remède héroïque à condition que le même abattement fût appliqué aux gros traitements.

Cette décision fut notifiée au secrétariat général qui se garda d'insister.

— Ce n'était d'ailleurs qu'un essai! déclara sir Eric Drummond, conciliant.

**Hindenburg et Hitler.**  
Avant de convoquer Hitler, le maréchal Hindenburg chargea son fils, farouche nationaliste, de s'inspirer, former des dispositions de l'agitateur. Il redoutait un refus ayant jusqu'alors manifesté une grande indifférence à l'égard des partis politiques. De plus, il savait qu'Hitler l'avait surnommé le père Bon Dieu pour ridiculiser son esprit contemplatif.

Quand le fils Hindenburg arriva au quartier général des chemises brunes, Hitler lui dit, gouaillieur:

— Je crois en Dieu! Mais plus encore en son fils unique!

Le fils Hindenburg lui répondit, pour souligner la portée du rapprochement:

— Soyez tranquille! Je ne viens pas vous prêcher l'évangile!

L'entrevue avec le maréchal eut lieu le lendemain. Elle fut relativement brève.

Hitler put se vanter auprès de ses amis d'être resté silencieux:

— Hindenburg 1921 a répondu à Hindenburg 1931, leur a-t-il précisé.

En effet, quand le maréchal exhorta son bouillant interlocuteur à la patience, Hitler lui répondit par la déclaration même qu'Hindenburg fit paraître dans le *Lokal Anzeiger*:

— Ce que je souhaite plus que tout au monde, c'est de pouvoir porter encore une fois les armes contre la France!

Et, comme le maréchal revenait à la charge, il lui récita cette page bien connue de ses *Mémoires* dans laquelle le maréchal a mis cet appel imagé:

— Il s'agit de savoir si nous devons nous abaisser au rôle d'enclume parce que nous n'avons plus le courage de jouer le rôle de marteau.

**En Espagne.**  
Les derniers troubles de caractère communiste, qui ont eu lieu à Villanueva de Cordoba, ont dépassé en violence et en sauvagerie tout ce que l'on peut imaginer. C'est ainsi que dans cette région toutes les fermes ont été saccagées avec une férocité inouïe. Dans certaines d'entre elles, on a trouvé de nombreux troupeaux de moutons et de chèvres dont les pattes avaient été coupées!...

## MOUNA LA DORÉE

Nouvelle inédite

**d'Etienne GRIL**

J'ai vu la Mouna. J'avais douze ans. Elle dansa d'abord sur la place du marché arabe, puis hors des remparts, près de la porte de Constantin. Elle ressemblait à une Bédouine, et, en dépit de la chaleur qui lui brûlait la peau depuis quelques années, depuis que je savais que sous un jupon il n'y avait pas de madone, les Bédouines me dégoûtèrent. J'avais essayé d'en attraper une au vol, derrière le marché couvert; elle était en longueur et trop flasque; sous la peau, il y avait de la longue de veau, et la peau ne valait pas cher, juste de quoi vous écœurer.

La Mouna ressemblait à ces femmes-là: des jambes en fuseaux, la cheville maigre, le mollet allongé, puis les épaules; plus haut le cou, sans cordes mais étroit, et, sur la figure de chouari, des croix bleues comme si elle était tatouée. C'était de la blague; en s'essuyant, la Mouna avait effacé une branche de celle de la joue gauche. Je fus le seul à m'en apercevoir. Alors, j'eus un désir furieux de prendre la femme par le cou et de la jeter dans un fossé.

Elle était plus forte que moi. Que comptais-je pour elle? Pas grand-chose, pour ne pas dire rien du tout. Elle ne s'occupait que d'un zouave, parce qu'il avait une belle barbe carrée, jaune et frisonnante, et qu'il lui avait jeté cinq sous, une de ces pièces en nickel que nous refilions au bureau de tabac de la rue Silège pour vingt sous, contre une enveloppe de timbres garantis non triés par les Missions des Petits Chinois.

C'était pour lui qu'elle dansait et j'en avais mal partout. J'aurais fait son affaire à ce zouave qui montrait ses dents et qui s'imaginait que c'était arrivé. Mais moi, je n'étais pas grand et le zouave était militaire. Alors, je suis passé derrière lui et je lui ai craché sur sa culotte rouge, dans le bas.

Et ce n'était pas fini!

D'où sortait-elle, cette femme-là? Je le connaissais pourtant toutes, celles qui se montraient et celles qui devaient rester cachées à cause de la police, les Françaises de France, les Françaises espagnoles, les Françaises italiennes et mahonnaises et les Bédouines, qui étaient mystérieuses parce qu'elles me répugnaient avec leur chair molle et leur semblant de corps bien fait. Quand je passais près des remparts et qu'il n'y avait pas d'agent en vue, l'une ou l'autre m'appelait:

— Eh! Petit Lucien!

Je ne m'étais jamais nommé Lucien. C'était Mireille qui m'avait baptisé. Elle appelait Lucien tous les hommes de moins de quinze ans parce qu'elle avait eu un enfant qui s'appelait Lucien. Et toutes les autres m'appelaient:

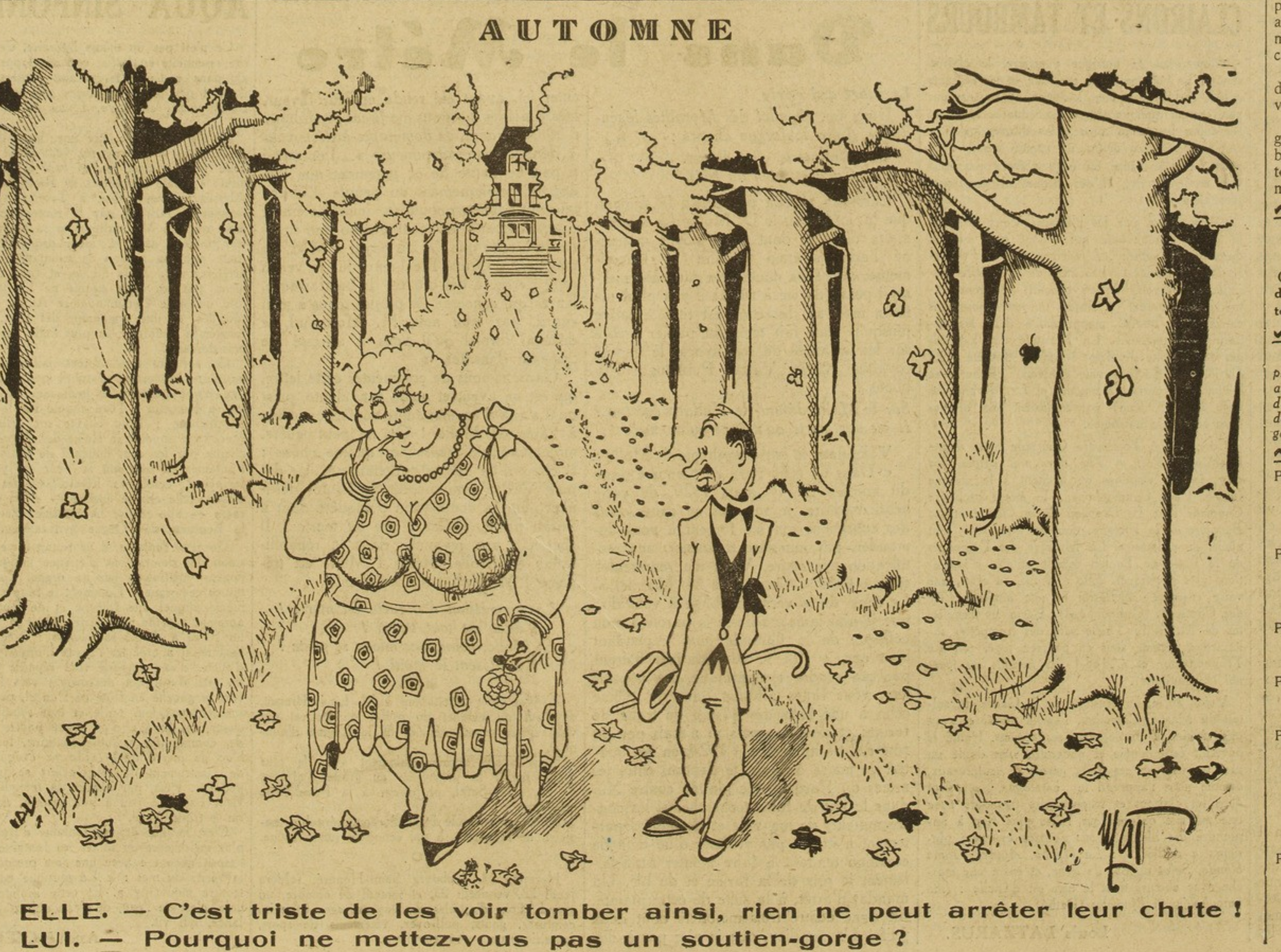
— Petit Lucien! Petit Lucien!

Moi, je crârais. Je leur disais de sales mots, qui m'auraient valu des calottes, si mon père avait seulement soupçonné leur naissance au coin de mes lèvres.

Elles riaient et me demandaient si je voulais leur payer un verre. Je leur aurais payé la lune si je l'avais pu, car ces femmes-là me rendaient malade avec leur noir aux yeux et leurs lèvres chaudes. La vie était mal faite. Les hommes de moins de quinze ans n'avaient pas le sou en poche et on les avait déjà suffisamment bourrés de sales principes pour qu'ils se crussent déshonorés s'ils acceptaient un cadeau de ces femmes-là, même un petit verre d'anisette. Je leur criais:

— La peau! Vous ne vous imaginez tout de même pas que je vais me ruiner pour vous?

Elles riaient. Auprès d'elles, il y avait deux grands danois, de sales bêtes tout à fait bêtes. Ils ne savaient que mordre lorsqu'on touchait aux femmes, mais ils enlevaient le morceau de la cuisse avec un carré de pan-



ELLE. — C'est triste de les voir tomber ainsi, rien ne peut arrêter leur chute!  
LUI. — Pourquoi ne mettez-vous pas un soutien-gorge?

- "PRIX GRINGOIRE"**
- Les candidats aux deux Prix Gringoire (Nouvelles et reportage) doivent faire acte de candidature, rappelés-le, avant le 31 octobre.
- Le présent numéro a été tiré à 237.100 exemplaires, dont 224.750 exemplaires ont été remis aux Messageries Hachette (bon de commande du 14 octobre 1931). Tout lecteur est autorisé à demander confirmation de ce chiffre aux Messageries Hachette.
- PAGE 3 :  
L'œuvre d'Edison, par A. Boutaric.  
Don Jaime de Bourbon, par Raymond Recouly.
- PAGE 4 :  
La Critique littéraire, par Fortunat Strowski, membre de l'Institut.
- PAGE 5 :  
Fortune carrée, roman inédit de J. Kessel.
- PAGE 6 :  
Le dernier chapitre de « Jésus-la-Caille », par Francis Carco.
- PAGE 7 :  
Chronique parisienne, par Pierre de Régnier.  
Paris tout gai, par André Dahl.  
Critique judiciaire, par Geo London.
- PAGE 9 :  
La Critique dramatique, par André David.  
La Critique cinématographique, par Georges Champeaux.

# NOS SOIRÉES

DEUX SUCCÈS

## «Chagrin d'amour» - «Le Général Boulanger»

par André DAVID

En intitulant ce petit acte *Prétexte musical*, M. Sacha Guitry nous réservait la surprise — peut-être à la manière de Molière lorsqu'il brossa un divertissement — d'un chef-d'œuvre de grâce, de légèreté et d'esprit. C'est une aquarelle plus qu'une sculpture, dit M. Sacha Guitry. Peut-être, mais une aquarelle de maître. Un air de musique, quelques vers d'un poète, entendus par hasard et, sur la trame la plus ténue, M. Sacha Guitry brode la plus adorable romance. Ensuite, pour notre enchantement, paraît Mme Yvonne Printemps. En déshabillé flou de teintes pâles, elle se met à chanter de cette voix qui fait tant rêver :

Plaisir d'amour ne dure qu'un moment,  
Chagrin d'amour dure toute la vie...

Et les spectateurs subjugués ne se lèvent pas, insistent, trépident, bissent et triseraient si l'on n'éteignait les lumières.

Voilà l'histoire : Sophie Arnould est inconsolable du départ de Lauragais. Elle a renoncé au théâtre, trahi la tendresse que lui vouait le public. Personne ne peut la faire revenir sur sa décision. Sa porte demeure fermée. Après s'être cruellement moquée d'un vieil adorateur qui lui a payé ses dettes, elle reçoit pourtant Florian, le seul homme qu'elle ait plaisir à voir. Leur conversation est éblouissante. Florian lui montre un petit poème. Survient un jeune accordeur. Il improvise sur le clavier. Sophie Arnould se laisse prendre à la mélodie, baptise son auteur Martini et, machinalement, chante les paroles de Florian sur l'air du musicien. C'est tout et l'on a une impression de magie. Joué par M. Sacha Guitry et Mme Yvonne Printemps avec un art incomparable, après *Faisons un rêve*, ce petit acte fait courir tout Paris.

Le Théâtre de la Porte-Saint-Martin, qui faillit devenir une banque, garde sa place sur les boulevards. Pour fêter cette victoire, M. Maurice Lehmann offre aux Parisiens une salle rajeunie, embellie, harmonieuse de couleurs et meublée par des fauteuils du dernier confort. Cette brillante décoration et le riche spectacle par lequel le sympathique directeur inaugure sa saison ne manquent pas d'attirer le public dans son théâtre tout sonore encore des triomphes passés.

En portant à la scène, avec la collaboration de M. Pierre Mortier, l'aventure du général Boulanger, M. Maurice Rostand, mêlant adroitement la prose et la poésie, a ressuscité, en une succession de tableaux pittoresques, l'époque durant laquelle le peuple français s'enthousiasma pour un bel officier sur un cheval noir.

Les auteurs ont été touchés par le caractère de cet homme, héros malgré lui, entraîné plusieurs fois par la population vers les marches du trône, reculant chaque fois à l'instant de réussir parce que « pour avoir du courage, il faut manquer de cœur ». Or, le général Boulanger était avant tout un amant et il préférait Bérénice à l'Empire. « Plus mon cœur bat, Dillon, moins je dois l'écouter » lui fait dire M. Maurice Rostand. Ce faible devant les responsabilités et la tâche du dictateur eut du moins un héros rare — si rare que son cas était digne de tenter l'inspiration d'un poète — celui de ne pas survivre à celle sans laquelle la vie lui semblait inacceptable. N'est-ce pas une noble part que celle du poète qui grandit un personnage fatal, devant l'histoire, en lui donnant une place dans l'histoire du cœur ?

Le prologue nous montre la salle de restaurant de l'hôtel de La Belle Meunière à Royat. Un jeune homme, journaliste, romancier, poète, est venu voir l'hôte. Il est venu chercher des souvenirs et la vieille femme attendrie commence à parler.

Ainsi, nous remontons dans le temps, au 14 juillet 1886, à la revue de Longchamp. Toute la ville est là pour voir défiler le brave général à la tête des troupes et, dans la foule, passent déjà les personnages épiques, Claretie, Arthur Meyer, Reinach, Naquet, Barrès, la duchesse d'Uzès, Paul Déroulède, Clemenceau, Rochefort et Paulus qui prend l'idée de sa fameuse chanson. On les retrouvera encore auprès du général au ministère de la Guerre, mais celui-ci leur

échappera pour goûter un peu de bonheur dans la solitude de l'hôtel de Royat. Rentré à Paris, il assistera au triomphe de sa popularité, un soir qu'il s'est arrêté en compagnie de Marguerite de Bonnemain, déjà malade, à l'Alcazar d'été.

Ce tableau, reconstitué avec un soin remarquable, qu'anime, avec la force d'un Toulouse-Lautrec, Mme Henriette Leblond, obtient un très vif succès.

Le tableau suivant qui nous restitue l'atmosphère houleuse de la Chambre des députés, le 12 juillet 1889, ne le cède en rien au précédent. Un souffle d'orage et de bataille le soulève. Boulanger, Clemenceau et le président du Conseil d'alors, Floquet, s'y affrontent avec une vigueur passionnée.

Et la fin se précipite. Boulanger, blessé, passe en voiture place de la République, acclamé par la foule. Le 20 janvier 1890, tandis que deux cent mille partisans l'attendent pour le conduire à l'Elysée, l'abdique, avant d'avoir régné, pour ne pas abandonner sa maîtresse mourante. A l'exil, c'est l'exil et bientôt la mort de Mme de Bonnemain. Tout est fini et il est trop tard. Boulanger ne songe même pas à regarder en arrière.

MM. Maurice Rostand et Pierre Mortier ont prêté au général Boulanger une âme élevée, ballottée par des sentiments contradictoires. Selon eux, l'amour aurait été le vrai génie du dictateur manqué. Leur œuvre vibrante et sans cesse mouvementée est portée au succès par M. Francien, infatigable animateur de cette fresque héroïque et sentimentale, par MM. Berthier, extraordinaire Clemenceau, Arnaud, vivant Paulus, Coizeau, sévère Floquet, Mme Charlotte Clasis, émouvante Belle Meunière et une nombreuse troupe excellente. J'ai déjà dit l'accueil chaleureux fait par le public à Mme Henriette Leblond, nouvelle Thérèse. Il reste à louer particulièrement Mlle Ghyslaine, si jolie dans les robes de Marguerite de Bonnemain. Sa jeunesse, la fraîcheur de sa voix, le pathétique de ses regards, la sobriété de son talent ont conquis une fois de plus.

Le Théâtre de la Porte-Saint-Martin jouera très longtemps cette œuvre brillante, attachante et pathétique, qui remportera un succès plus grand encore que *Napoléon IV*. André DAVID.

pièce : il l'a recopiée. Aucun choix : toutes les scènes sont reproduites. Quelques vues banales de Marseille, quatre ou cinq décors supplémentaires, voilà toute la contribution de ce cinéaste. J'ajoute qu'au contraire de

## Charles Buddy Rogers

par René GUETTA

Il avait le teint frais ; une jolie bouche un peu épaisse et très rouge, une chevelure ondulée, et un sourire... Ah ça ! un sourire tout à fait remarquable ! Quant à sa taille, elle était tout simplement divine et ses épaules tout simplement athlétiques ! Oui, tel était Buddy lorsque je l'ai vu pour la première fois sur le set des *United Artists*.

Mary Pickford venait de commencer *Coquette*. Elle avait passé en revue, avec son metteur en scène Sam Taylor, une demi-douzaine de jeunes premiers. Cela n'allait pas. Mary mordillait ses lèvres, les sourcils froncés, nerveuse, agacée, quand, par le « Casting Office », Buddy fut convoqué. Vous ne pouvez pas vous imaginer l'effet que produisit cette décision sur ce jeune homme timide : comment, il aurait peut-être la chance de jouer avec Mary ?

Il arriva en tremblant, et fit son essai, mort de peur ! Ceux qui tournent savent ce que c'est qu'un essai : quelques minutes tout, souvent, une destinée dépend...

Chance inspirée : trois jours plus tard, on le convoqua. Il fut engagé. Et il commença à jouer.

Bien des fois, alors, je l'ai vu travailler ! J'étais moi-même acteur. Je faisais le rôle un marin dans le film de Gloria qui tournait *Plaisir*. La petite « fée américaine » avait trouvé le Sweetheart des États-Unis !

Naturellement tout se passa bien. Rogers au bout de quelques jours n'était plus intimidé. Il riait, il chantait entre les scènes (c'était le temps du film muet), et je voyais quelquefois sa « star » regarder ce partenaire si jeune, si frais, si « athlétique », avec des yeux d'oiseau de proie, mais aussi avec une flamme d'admiration. Quant

AU CINÉMA

## «Marius»

par Georges CHAMPEAUX

Qu'on ait tiré un film de *Marius*, voilà qui n'étonnera personne. C'est maintenant une règle établie : dès qu'un ouvrage a du succès, l'écran s'en empare. Le temps est proche où l'écrivain à la mode livrera à son éditeur, avec son roman de la quinzaine, le découpage cinématographique dudit roman. Des communiqués nous apprendront que les répétitions de la pièce si attendue de M. X., l'auteur bien parisien, se poursuivent avec un égal entrain sur la scène des Folies-comiques et aux studios de La Courneuve. On peut même prévoir le moment où seront vulgarisés dans la salle obscure l'étude de l'économiste distingué et l'essai du profond philosophe. Au programme : *Le Non-être*, documentaire.

On connaît les dangers du procédé. Mais il se consomme tant de films, et le nombre des scénaristes spécialisés est encore si restreint que ces emprunts à la littérature et au théâtre sont pratiquement inévitables. Au reste, rien ne nous dit que la situation ne se retournera pas un jour, et que ces mêmes arts qui nourrissent actuellement le cinéma ne seront pas réduits dans l'avenir à vivre de lui. Passée l'époque que nous envisageons plus haut, on en conçoit très bien une autre où, tous les bons auteurs travaillant pour l'écran, le lecteur de roman et l'amateur de théâtre devront se contenter d'adaptations de films. Qui sait ! le prix Goncourt 1930 sera peut-être un récit « d'après René Clair ».

Tout cela n'a d'ailleurs qu'une importance secondaire. Condamnable en principe, la confusion des genres peut cependant donner naissance à des œuvres de valeur. Nous l'avions déjà constaté à propos de *Jean de la Lune* et de *Le Blanc et le Noir*. *Marius* nous en apporte une preuve encore plus forte, plus troublante.

C'est M. Alexandre Korda qui a réalisé le film. On ne lui reprochera pas d'avoir compliqué la question. L'idée de recréer dans la langue du cinéma l'ouvrage de M. Pagnol ne l'a pas effleuré. Il n'a pas traduit la



Alida ROUFFE

pièce : il l'a recopiée. Aucun choix : toutes les scènes sont reproduites. Quelques vues banales de Marseille, quatre ou cinq décors supplémentaires, voilà toute la contribution de ce cinéaste. J'ajoute qu'au contraire de

M. Pagnol qui avait donné la même importance, ou à peu près, aux trois thèmes conducteurs de sa comédie — la farce marseillaise, l'amour malheureux de Fanny, l'« envie d'ailleurs » de Marius — M. Korda semble avoir voulu estomper le dernier cité qui est précisément le plus cinématographique. Pourtant ce film prolixe — il dure deux heures — est de ceux qui vous retiennent jusqu'à la fin dans votre fauteuil, alors même que vous en avez déjà vu le quart ou la moitié au cours de la séance précédente.

Il amuse et émeut avec une force unique. Je sais des gens qui l'aiment davantage que la pièce.

Pour tous ces paradoxes, une seule explication : le talent des interprètes. César, le bistro du Vieux-Port est, sans conteste, un des meilleurs rôles de Raimu. Horreur du travail, goût du rire, héroïsme verbal, finesse roublarde, facilité à s'attendrir, cœur sur la main, le grand comédien fait saillir les traits du personnage avec cette autorité pleine de nonchalance qui n'est qu'à lui. Féconde désinvolture ! On pense à ces musiciens inspirés dont les doigts négligemment promènés sur le piano éveillent à chaque instant des accords rares. Pierre Fresnay, Orane Demazis, Alida Rouffe, Charpin, Paul Dullac jouent dans le même style sobre et coulant.

Sans doute, c'est ainsi qu'ils jouaient déjà, les uns et les autres, sur la scène du Théâtre de Paris. Mais alors nous en étions moins frappés. Regardant de tous les côtés à la fois, nous laissons échapper une foule de choses. Un exemple. Au deuxième acte, César et Honorine parlent du mariage projeté entre Marius et Fanny. La poissonnière est au milieu de la salle, le bistro derrière son comptoir. A un tournant délicat de l'entretien, César vient se placer auprès d'Honorine. Combien de spectateurs de la pièce auront porté attention à ce « passage » ? Ceux-là mêmes qui avaient les yeux fixés sur Raimu ont détourné leur regard. Or, voyez la supériorité du cinéma. Tout ce que fait le comédien pendant ces quelques secondes, la caméra va le souligner. Non seulement elle surprime l'autre personnage, mais, se déplaçant avec le bistro, centre mouvant du tableau, elle nous donne la sensation que nous marchons dans ses pas. Un silence entre deux répliques est devenu toute une histoire.

Et puis, quand la caméra demeurerait immobile, quand le film ne comporterait ni « traveling » ni gros plan, d'un mot quand le film ne serait, pour employer l'expression primitive des frères Lumière, qu'une photographie animée de la pièce, l'impression que produirait sur nous les acteurs serait néanmoins toute différente. Le jeu d'un artiste comme Raimu est fait à la fois de précision et d'inachèvement. La scène met l'accent sur la précision ; l'écran le met sur l'inachèvement. Le geste et la mimique du comédien deviennent ainsi plus suggestifs. De même que certaines voix grandissent les mots les plus usuels, le cinéma augmente la signification des moindres mouvements du visage. Il les écrit en profondeur.

A noter la mobilité d'expression d'Orane Demazis. Elle est jolie et agaçante tant qu'il le faut, mais seulement quand il le faut. Sa dernière scène est poignante. Comme dit l'autre, j'y suis allé de ma larme.

Cela ne m'était pas arrivé depuis *Quatre de l'enfance*.

### Sur le Don paisible

Viens avec moi sur le Don paisible,  
Chez nous, sur le Don, on ne vit pas comme  
[chez vous !]

La chanson cosaque ne ment pas. A voir ce qu'en dit Michel Choukhov, l'auteur du beau roman récemment traduit par M. Soukhomline : *Sur le Don paisible*, l'existence des riverains du grand fleuve russe, à la veille de la guerre, ne ressemblait vraiment à nulle autre. Ce n'étaient que saouleries sauvages, bagarres sanglantes, adultères éhontés, vols en série. Les vieux cosaques rossais leurs fils pour le plaisir ; les fils des cosaques rossais les paysans pour l'exemple ; et tous, rosses et rossés, après boire, caressaient leurs femmes à coups de botte. Don paisible ! Le mot n'a pas le même sens dans toutes les langues.

Le livre de Choukhov a fourni à Olga Préobrajenskaïa, la réalisatrice du *Village du pêcheur*, le motif d'une fresque abondante et haute en couleur. Deux figures s'en détachent : une espèce de Carmen moscovite, grasse et cynique ; un jeune officier troussé de servantes qui vient tout droit d'un film de Stroheim. On souhaiterait que le jeu de certains protagonistes fût moins théâtral. Mais les personnages qu'ils incarnent sont si bizarres, si excessifs que le style mélodramatique était peut-être une nécessité. Pour les silhouettes de fond, elles sont comme toujours, chez les Russes, étonnantes de diversité et d'intensité.

La critique soviétique a été sévère pour ce film. Elle lui reproche son inutilité : Olga Préobrajenskaïa n'a pas fait œuvre de propagandiste. Mais la même objectivité qui est tenue pour faute à Moscou constitue à nos yeux un mérite capital. Admirez avant tout dans *Sur le Don paisible* un précieux document d'éthnographie.

Georges CHAMPEAUX.

### MOULIN-ROUGE

MARCEL LEVESQUE

## Tout ça ne vaut pas l'amour

avec JOSSELINE GAEL  
JEAN GABINd'après un scénario de René PUJOL  
Mise en scène de JACQUES TOURNEUR

ERMITAGE-PATHÉ

72, avenue des Champs-Élysées, 72

ANDRÉ LEFAUR

et ANNABELLA

SON ALTESSE

## L'AMOUR

avec ROGER TREVILLE

ALERME - PRINCE

Un film de JOE MAY

Adaptation française de René PUJOL

Mise en scène d'ERICH SCHMIDT

MARIVAUX-PATHÉ

GABY MORLAY

CHARLES VANEL

Faubourg

Montmartre

LINE NORO

et PIERRE BERTIN

Aux AGRICULTEURS

8, rue d'Athènes, 8

EN EXCLUSIVITE

## LA DERNIERE COMPAGNIE

de JOE MAY

premier film parlant de CONRAD VEIDT

TOUS LES JOURS : Matinée à 3 h.

Soirée à 9 h.

Location : Trinité 36-79

### COLISEE

Gagne ta Vie

avec

VICTOR BOUCHER

et

DOLLY DAVIS

Réalisé par ANDRÉ BERTHOUMIEU

Un film de gaieté et d'amour

Permanent de 14 h. 30 à 19 heures

Soirée avec location à 21 heures

### MADELINE

Rien n'est plus

## TRADER HORN

Le film magnifique

PARLANT FRANCAIS

SPECTACLE PERMANENT :

DE MIDI à 2 h. DU MATIN.

Avant midi 30 et à la séance de nuit.

Prix spécial : 10 francs

Gaumont-Palace

Seigneurs d'antan et... d'aujourd'hui

Intermède chorégraphique en 3 tableaux

125 exécutants

## JANE MARNAC

dans

## PARIS-BÉGUIN

LE GRAND ORCHESTRE de 60 SOLISTES

et en première partie de

LES GRANDES ORGUES CHRISTIE

Tous les jours, spectacle permanent :

de 14 h. 45 à 19 h. 30

Soirée à 21 h.

Séance spéciale à minuit - Prix unique 7 fr.

### ALLEZ DINER

dans le cadre le plus délicieux de Paris

Cuisine incomparable - Prix extrêmement modérés

## Amis, Amis

à

## MIAMI

l'endroit le plus gai de Paris

avec RALPH CAMYLL and his boys

Thé-dansant de 5 à 7 h. - Consommations 15 fr.

(Au bar tarif du bar)

Cocktail-dansant de 7 à 8 h. Tarif du bar

Cabaret-dansant de 8 à 12 h. Consommations 20 fr.

Attractions

Il est prudent de réserver sa table à l'avance : 15-26

141, avenue Malakoff - Porte Maillot

### UNE BONNE CHOUROUTE

ET UN BON VERRE DE BIÈRE FÜRSTENBERG

AU

## GARGANTUA

Nouvelle Direction

24, Rue Vivienne

MONTMARTRE

Boulevard

### LE MOTEUR DE LA VIE

La science appelle ainsi les grandes germinations et le lobe

intérieur de l'hypophyse, à cause de l'influence énorme de leurs

produits (produits de sécrétion interne) sur les organes, notamment le

cerveau, moelle épinière et autres glandes endocrines. Le Prof.

Steinach vient de démontrer d'une façon concluante que le vieillissement est dû au tarissement des hormones des glandes germinatri-

ces et de l'hypophyse. La formule du Dr M. Hirschfeld est spéci-

fiquement sous le nom de Perles Titus et contient d'une façon prou-

vée l'hormone de jeunesse. Elle est, de plus, d'une inocuité par-

faite et d'une efficacité exceptionnelle.

Demandez l'envoi gratuit, franco et discret de la brochure scienti-

fique avec planches en 5 couleurs. Elle vous apprendra bien des

choses sur la vie sexuelle.

F. Dupraz, Pharmacies, 87, Paris (17), 6, rue des Dames.

La boîte de 100 Perles Titus est en vente à 100 fr., impôt compris, Pharmacie des

Dames, 6, rue des Dames ; Pharmacie Lorraine, 6, place des Ternes ; Grande

Pharmacie de la Place de la Porte d'Orléans, Paris.

# BYRRH

Recommandé aux familles

## PARAMOUNT

RAIMU

PIERRE FRESNAY

## MARIUS

le chef d'œuvre

MARCEL PAGNOL

ORANE DEMAZIS

Mise en scène de JACQUES TOURNEUR

C'est un film Paramount

95, boulevard de la Chapelle

le meilleur spectacle de Paris

## OLYMPIA

THÉÂTRE JACQUES HAIK

MAX DEARLY

dans

## Azaïs

SUR SCÈNE

production de Louis Lemarchand

embarquement pour Cythère

LE BALLET STELLA

LES CONCERTS SIOHAN

60 Musiciens

sous la direction de

ROBERT SIOHAN

## PANTHÉON

13, rue Victor-Cousin

## LES

## MARX BROTHERS

dans

## MONKEY BUSINESS

CIRQUE D'HIVER

LES

## FRATELLINI

font leur rentrée à Paris

## TRUZZI

plus grande cavalerie d'Europe

## LES ÉLÉPHANTS

à toutes les attractions

LE CIRQUE D'HIVER

réservé par le métro Filles-du-Calvaire

## ATHENEE

PIERRE 160°

## du JACK...?

L'admirable comédie

de M. FRANCIS DE CROISSET

Dimanche prochain, Matinée

## CURSULINES

1032°

## L'ANGE BLEU

Jeu de : Jedis, Samedis et Dimanches

Loc. : Danton 51-69

## MEUBLES RUSTIQUES

de toutes provenances

## Verangelor